

Croisée des chemins à la Halle Saint Pierre

La tranquille Halle Saint Pierre (musée d'art brut Max Fourny) est une vaste verrière Baltard, blottie au pied de la Butte Montmartre, atypique, aérée et élégante, entièrement vouée aux expressions de l'art brut, valorisées dans des expositions évolutives : deux espaces *ying & yang*, un étage sombre et l'autre lumineux, sont intimement reliés par un large escalier en volute dont le pied protège l'espace du goûter autant qu'il révèle un dernier espace de création. La notion vague de l'art brut désigne l'art des exclus de la société, aliénés, fous, enfermés, reclus, déments, labyrinthes multiples qui ne catégorisent en rien les expressions « singulières » des créateurs fragiles que ce musée sans collections expose depuis un quart de siècle.

Cet art sans médiation, souvent nourri par la détresse et la solitude, est une grande réponse à notre demande de lien, comme une tapisserie qui se lirait à rebours, toutes coutures dévoilées. Dans le respect que l'équipe porte à ces créateurs en souffrance, la scénographie omet généralement de signaler la vie de l'artiste au - delà du catalogue d'accompagnement : pas de descriptifs qui stigmatisent la souffrance, mais des œuvres accrochées sur du clair ou du sombre. Cette attention très fine à l'autre (le terme russe intraduisible de *sobornost*) au travers la valorisation de ses œuvres, sert de guide aux expériences artistiques « différentes » qui nous ont été présentées. Cette présence qualitative permet au public de percevoir la genèse des créations et, comme l'écrit dès 1912, le peintre Kandinsky, dans son ouvrage « *Du spirituel dans l'art* », de comprendre, qu'au-delà du chaos des formes diverses, les racines communes de la matière, du pinceau et l'homme, créent dans l'univers une continuité de sens.

L'art incognito

Ce musée-là (association loi 1901), unique en France, s'est donc constitué, comme la longévité de son équipe réfléchie et soudée en témoigne depuis 25 ans, sur un savoir-faire complexe qui s'inscrit dans le détail et dans la durée. Chaque exposition remet en jeu le risque de la création, comme une galerie raisonnée d'initiatives, déliée de la capitalisation des collections qui constitue le fonds du savoir-faire muséal traditionnel.

Cette pensée collective sur les œuvres circulantes associe le dedans et le dehors, l'espace de la librairie avec l'espace gustatif, la vente de billets avec les lectures et des événements inattendus qui, comme les pépites inventives des cuisinières de famille, truffent un cake parfumé qui évolue

selon les saveurs des ingrédients apportés du matin. Cette disponibilité paisible participe de l'accueil profond de cette Halle, que le promeneur ressent comme un espace attentif : les programmateurs sont dans l'espace d'accueil et non dans les bureaux, présents et à l'écoute, en conseillers familiers, des initiatives d'un public qui flâne ou furète en amateur éclairé, taiseux ou volubile. Ce public vient de toute l'Europe pour rechercher une information spécifique, insolite... et amicale, qui accepte poussettes, enfants et personnes âgées. « Les clandestins de l'art » ont trouvé une halte ouverte, attentive à ne pas les effaroucher.

La Halle Saint Pierre est tout autant un ventre et une grande oreille, où les battements des cœurs se perçoivent désaccordés, dans une fluidité inventive qui permet la respiration de chacun. L'équipe dirigée par Martine Luzardy, aime à citer les mots de Dubuffet (1960), inventeur de cette qualification « brute » de l'art :

« L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom : ce qu'il aime c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle ».

La valorisation de l'art brut est un exercice éthique car il œuvre au respect du secret des êtres, dans une démarche pudique de transmission esthétique. C'est aussi le sens de l'initiative de la toute jeune association Eg Art (chef de projet Aude Fosset), « pour un égal accès à l'art », qui souhaite protéger les artistes handicapés dans leur démarche d'exposition. Cette initiative complète l'action menée sur le Centre pilote des Mutuelles en Seine & Marne (responsabilité Bernadette Grosyeux), le centre la Gabrielle de Claye Souilly, qui permet aux handicapés mentaux, par des ateliers créatifs et des résidences d'artistes, d'écrire leur histoire au travers leurs œuvres, plastiques ou contes, récits de soi et des autres, « Vies bariolées », ou formes oscillantes, que Kandinsky désignait pour être l'expérience prophétique de la réalité du monde.

Les projets de la Grotte bleue

La Plate Forme « Créativités & Territoires » lovait sa 26^{ème} rencontre dans l'incognito bleuté de l'auditorium. Cette disposition confortable nous a paradoxalement déroutés car nous étions, adeptes du cercle que nous sommes, en situation d'entonnoir, centré sur la parole des premiers intervenants alors que les expériences circulaient plus malaisément. A l'inverse, cette situation en profondeur, conçue comme une grotte turquoise, du bleu du « violoncelle » (Kandinsky) sous l'escalier monumental, apportait aux discours sa part de forme, qu chacun s'est ingénié à rompre : jamais autant, les membres de la plate forme n'ont autant bougé latéralement, comme pour encercler de vivant ce lieu triangulaire.

Dans cet auditorium qui nous servait d'écrin, nous avons écouté deux initiatives éditoriales d'envergure qui, dans la suite des exposés, ont révélé une certaine complémentarité de pensée et d'expansion créative.

L'une, menée par Yudhishtir Raj Isar (professeur à l'Université américaine de Paris, européen fervent d'origine indienne, ancien haut fonctionnaire à l'UNESCO), défend au travers ses publications, l'idée d'une unité dans la diversité, devise de l'Europe et, à son origine, de la démocratie indienne. L'autre, *le Printemps des poètes*, chemine collectivement depuis treize ans en multi partenariat régional puis national, dont le RATP, qui conjugue avec la poésie ce don du transport...

L'activité éditoriale anglophone du professeur Isar (menée avec l'allemand Helmut Anheier) confronte, dans une dynamique prospective, les mutations culturelles et la globalisation des informations. Depuis l'irruption des Arts -relais, nous apprenons à lier l'influence des industries culturelles à l'épistémologie des connaissances. Nos savoirs sont profondément bouleversés par les mutations des simulacres, la montée de la mondialisation et le corollaire inévitable de ces deux M, les expériences et les migrations internationales. C'est précisément le thème que le programme collectif « Ethiques de la Création » (dont est issu le dispositif « Créativités & Territoires »), souhaite conjuguer en 2012 pour redéployer sa réflexion sur les **mythes de la création au regard d'une éthique collective et créative de la responsabilité**. Et nous aurons pour dialoguer sur la mutation des savoirs, plus que jamais besoin d'amis... dans un monde où la souffrance conduit le plus souvent aux conflits.

Les termes d'érosion, de fragmentation, de résistances, de multipolarité, d'impacts, d'interactions, d'opportunités créatives façonnent des territoires d'expression où les phénomènes urbains modifient en profondeur les nationalismes. Intentionnellement, les ouvrages dirigés par le professeur Isar (cinq publications soutenues par des fondations privées Suède, Italie, Portugal, Pays-Bas, Etats Unis, Japon...), offrent une palette d'approches narratives et conceptuelles (jeunes chercheurs, vieux érudits, expérimentateurs militants), entre les dispositifs créatifs et les vagues de fond mémorielles et patrimoniales. De fait, les nouvelles technologies ont potentialisé des imaginaires dominants en les redistribuant : le cinéma de fiction construit une image du monde à une plus large échelle que le pays qui produit le film. La globalisation dévoile une tectonique culturelle mouvante, redessinée par des regards multiples.

Le croisement des observatoires scientifiques aboutit à un panoptique sensible de pratiques à adopter, à réserver, à transformer en pleine conscience :

Parmi les auteurs sollicités, un Indien décrit l'humilité créatrice de l'art populaire, les Américains sont sensibles au paradigme occidental de la connectivité expansive, un Cubain décrit la façon dont les peintres latino-américains négocient avec l'hégémonie esthétique du Nord, tout en arrivant à la subvertir, un économiste de la Barbade souligne combien la mondialisation favorise le remodelage à la fois des cultures d'origine et des cultures « hôtes », tandis qu'une anthropologue de Belfast enseigne que les nouveaux tracés culturels s'affirment selon quatre modules : **Transit, Transition, Transformation, Improvisation...**

Nous avons, Jacky Denieul et moi-même, éprouvé quelque frustration à entendre cette synthèse heuristique de ce monde qui bouge et s'interroge sous nos yeux. La France universitaire reste bel et bien absente de ces approches de reconnaissance et de mesures fines, car campée hiérarchiquement sur ses territoires d'excellence : le service culturel, l'exception culturelle, la diplomatie culturelle.

Ne boudons pas longtemps : le dispositif « Créativités & Territoires » apporte, par sa conjugaison transdisciplinaire et nomade, une écoute particulière aux « lieux créatifs et espaces de création » qui fait (momentanément) défaut aux exercices précédents, par essence mondialisés. Le 29 avril, le séminaire « Ethiques & Mythes de la Création », prend le relais de cette problématique à la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord, en complémentarité active des dispositifs Plate forme. Par ailleurs, comment ne pas songer au dernier essai de Régis Debray, ce cosmopolite reconverti, qui alerte l'opinion mondiale sur la nécessité de garder des frontières, seules protections aux « murs dans la tête » (i.e. le schizophrénique « choc des civilisations ») qui se constituent comme des bétons hostiles en l'absence de règles poreuses. La contrainte souple magnifie l'imaginaire : « heureux comme Dieu en France », ainsi soupirait le dicton du confort moderne.

« Babel heureuse » au 2 rue Ronsard

Le Printemps des poètes, initié par Jack Lang en même temps que la Fête de la Musique, est aussi un bel exemple de conjugaison des talents. Céline Hémon nous a dressé le bilan de cette initiative créative qui, en 2011, met en relation quelque 1700 poètes avec 350 maisons d'édition, 200 libraires et un public passionné, qui participe de la langue des signes, des expériences de banc-crossing, des cartes postales poèmes, des murs de poèmes (le campus de Marseille), des « souffleurs », des « enjôleurs », des cocons poétiques, des concours de rimes... sur des supports aussi divers que des

bannières, des pinces à linge, des scotchs, des tickets de bus, des tissus, des barrettes, des vitrines ou des espaces RATP ou Vinci ... avec des « arbres à lettres », des totems bariolés, des bals de mots tourbillonnants comme autant de « Babels heureuses »... À signaler depuis 2010, une initiative locale du GAL Pithiverais (Armelle Glandut) : une « carte postale » mémorielle sur support multiple, à concevoir et adresser au poète Roger Wallet avant le 10 juin.

Au travers cette pluie d'initiatives éphémères, fragiles remparts du « local » contre le « global », se dessine à terme, la structuration d'une maison de la Poésie par Région (le service culturel à la française), déjà en activité sur Rennes et Poitiers. Est-ce que cette sectorisation a encore du sens ? Ou ne faut-il pas simplement accompagner les propositions **de quelque lieu** qu'elles viennent ? Le collectif Printemps des poètes, composé de 4 permanents, offre un accompagnement logistique des propositions publiques et privées, par un logo, un service de conseil, un savoir faire d'écoute à projet, mais plus rarement du financement. Pourtant, ne savons-nous pas intimement que cette poésie, qui a tenu vivant Stéphane Hessel lors de sa déportation en camp de concentration, est indispensable à la vie même de l'esprit ?

Depuis neuf années, la RATP, 5e transporteur mondial, accompagne la manifestation du Printemps des Poètes, dans une logique « d'accompagnateur de mobilité ». Selon son représentant Eloi le Mouel, la RATP relie les lieux du transport aux territoires, par le regard, le frottement, la lecture, le rêve. Ces lieux littéralement de « l'au-delà » offrent des espaces de création et d'exposition complexes : gares, stations, lignes, enseignes... Ces micro mondes sont des haltes architecturales qui, pour certaines, sont particulièrement chargées d'âme : les stations historiques du Louvre, des Arts & Métiers, ou Saint Germain des Près ne sont pas de même nature que les noeuds de transport, tels Auber ou la ligne 14, dont les espaces d'immersion conviennent tout autant au commerces, aux arborescences qu'aux concerts. Dans l'attention portée à la RATP à la poésie, perce également l'analyse pragmatique de l'allègement des désagréments du voyageur, passant polyglotte, lecteur assidu, mais également, et le plus souvent, corps tassé entre deux sièges, nauséux et regard perdu dans les cimaises. Les décisions 2011 ont favorisé le « marquage poétique » des rames autour de poètes confirmés tel le résistant René Char ou Aimé Césaire. Albin Sainte-Cluque rappelle que le poète Aimé Césaire, naguère politique à Fort-de-France, avait laissé aller un système efficace : les autobus ne partaient que s'ils étaient pleins... dans une perception du monde qui rejoint les

variations de ce temps dilaté ou comprimé qui s'installe de plus en plus dans nos vies.

Chaque année, la RATP déleste une station de sa charge publicitaire (300 000 euros) pour la transformer, l'espace du printemps, en lieu poétique éphémère. Plus profonde, cette remarque qui persiste depuis des années au sein de l'équipe d'accompagnement poétique : les lieux embellis où la qualité s'exprime, comme les espaces ouverts aux tags à Villejuif-Stade Léo Lagrange, ne sont jamais dégradés par les usagers. Kandinsky, peintre et poète, chuchotait en son temps :

« Tout cela, je l'ai vu d'en haut et je vous prie, vous aussi, de le regarder d'en haut »

La beauté, comme le transport amoureux, savent se faire respecter par eux-mêmes. La dégradation s'installe, comme les cours de morale de la IIIe République l'enseignaient inlassablement, dans les espaces sans soin, contraints ou poétiquement abandonnés. C'est peut-être un des signes fondamentaux que le vivant reçoit intuitivement. N'est-ce pas une jolie correspondance à méditer pour cette conclusion d'étape, la 26^e rencontre de la Plate forme dans la 26^e année de la Halle Saint Pierre ?

Sylvie DALLET, 26 mars

2011